



Soumission à l'autorité

mise en situation de «conscientisation»

Ou comment les acteurs sociaux, économiques ou culturels «ordinaires» peuvent collaborer, sans le savoir, à des systèmes d'oppressions et comment ils peuvent aussi s'engager dans des résistances et des alternatives. Responsabilité des intellectuels, des éducateurs en particulier.

André DUNY

Déroulement

1^{ère} situation : simulation

- A. Présentation générale d'une situation de crise pouvant survenir en Europe. Ainsi est créé un contexte fictif mais crédible pour la simulation du fonctionnement d'une société ressemblant à la nôtre.
- B. Dictée de recrutement
- C. Placement social inégalitaire de différents corps professionnels et dirigeants selon résultats très rapidement évalués.
- D. Chacun part effectuer sa tâche, en un lieu séparé. Un pouvoir politico financier régule, ordonne, coordonne.
- E. Socialisation des productions : effet de choc. La situation finale est autre (plus ?) que la somme des sens que chaque groupe attribuait à son activité propre.

Brève écriture réflexive : ce qui nous engage **LOCALEMENT**, ce qui nous rend lucide, critique sur le **GLOBAL**.

2^{ème} situation

4 à 8 groupes de jeux de rôle (préparés)
(Situations diverses à mettre en scènes courtes où se jouent autorité, engagement, dissonance, soumission volontaire ou forcée)

Brève analyse. Soumission-résistance ?

3^{ème} situation

Emergences de souvenirs puisés dans les biographies : exemples de «soumission», exemple de «courage de dire non».

4^{ème} situation

Phase courte d'écriture et / ou d'échange pour formuler de premières interprétations

5^{ème} situation

Expérience de Stanley Milgram
Les facteurs de résistance.

6^{ème} situation

Individu et par groupes (3-4) essais de modélisation (théories dissonance, état agentique, engagement, habitus, mythe de l'individu)

Et en même temps : **comment résister ?**

Débat scientifique en situation de cours et de mutualisation des savoirs, où s'entrecroisent modèles théoriques de la soumission-collaboration et modèles de libération de la «banalité du mal», d'insoumission, de désobéissance civile, de résistance constructive.

7^{ème} situation

Lectures à la maison en vue d'une seconde session
Avec moins d'étayage, mais un dispositif d'analyse réflexive des situations professionnelles, sociales... etc., vécues par les participants avant et entre les 2 sessions.

Notre ami André DUNY nous a transmis quelques textes engagés et essentiels que nous n'avons pas (encore) publiés faute de place, mais que nous vous fournissons volontiers sous forme électronique:

- ❖ Ecole et Culture
- ❖ La responsabilité des intellectuels
- ❖ Lire: 3 théories
- ❖ Apprendre / Enseigner: diverses postures
- ❖ Vivre des projets collectifs avec les élèves
- ❖ Ecrire en maternelle: Lettre au jardinier

S'adresser à GREN@infomaniak.ch



Nos peurs sont nos forces

A chaud, suite à la journée du GREN sur le thème de la soumission...

Face à toute situation nouvelle, il semble acquis de dire qu'un temps de réflexion semble nécessaire pour se faire une opinion. Le mouvement s'initierait dans la réflexion pour ensuite déboucher sur une action cohérente avec une prise de position initiale. Encore faut-il laisser aux gens le temps et les moyens de réfléchir... C'est là que les tireurs de ficelle de nos démocraties manipulent avec plus ou moins de savoir-faire leur public. En effet, il arrive que l'on fasse croire aux gens qu'ils ont le choix, qu'ils possèdent une part de pouvoir - entre autre dans le domaine de l'éducation - mais qu'on les mette dans une situation qui est structurée de telle manière qu'on ne leur laisse ni le temps ni les moyens d'appréhender correctement et globalement la dite situation. Voir à ce sujet les études qui prouvent qu'une majorité de citoyens vote en suivant les consignes des affiches électorales (bel exemple de soumission à l'autorité) parce que le pouvoir a fait en sorte d'organiser la société de telle manière qu'on ne prend pas le temps de lire des textes de lois qui sont d'ailleurs écrits de

façon illisible pour décourager même les plus persévérants.

Le pouvoir insidieux lobotomise ainsi le potentiel de pensée critique individuel en nous envoyant des messages relayés depuis plusieurs générations du style : il vous faut bien vous occuper de votre famille, de votre travail, de vos loisirs, de vos vacances, de votre voiture, de vos impôts donc nous nous rendons bien compte que vous ne pouvez pas en plus vous occuper de la démocratie. Mais faites nous confiance et suivez la consigne... Vous avez pris l'habitude d'accepter tant de couleuvres, vous n'en êtes pas morts pour autant - juste un peu cons - alors ne changeons rien et restons de cette "immobilité du monde" médiocre mais si confortable... Il y aurait donc une sorte d'immuable, un fonctionnement de base si ancré dans l'habitus qu'on pense ne pas avoir le droit - en tant que simple citoyen - de toucher car il s'agit bel et bien d'un tabou. Bouh !

Or c'est peut-être justement contre cet immuable qu'il y aurait à mener la toute première révolte. Se donner le droit - au nom du respect du principe démocratique - de tout remettre en question tout le temps... de temps en temps. Mais qui dit révolte franche dit forcément post-phase d'anarchie à assumer, ce qu'on n'est souvent pas prêt de faire par peur de perdre notre petit confort personnel, moi le premier. Et c'est peut-être ce qui se passe dans l'école genevoise aujourd'hui. On fait des retouches homéopathiques pour se donner la satisfaction de la réflexion tout en se préservant d'un trop grand crash qui nous effraie caché derrière la seule question qu'on n'aborde pas : A quoi sert l'école ? Et c'est vrai qu'il y a de quoi être effrayé lorsqu'on voit les dégâts que l'école a fait, fait et continue à faire sur bon nombre d'enfants. Il ne serait donc pas juste question de décoller une tapisserie jaunie mais bel et bien de démolir une maison pourrie pour en reconstruire une autre des fondations au toit. Cela demanderait aux volontaires d'accepter de se retrouver un temps à la rue, dans cette phase anarchique, bordélique mais si créative d'un vrai sentiment de liberté retrouvée. Cela demanderait à la majorité bien pensante des politiques, fonctionnaires et autres pédagogues d'accepter et d'assumer l'échec quasi total de l'actuel système scolaire. Cela demanderait d'enfin croire que si nous faisons réellement face à nos peurs nous en ressortirons tous plus forts. Mais nous n'en avons pas encore les couilles.



C'est ainsi que nous stagnons à la préhistoire de l'éducation et que les générations futures seront certainement aussi critiques sur l'école d'aujourd'hui que nous le sommes en regard des coups de règles qui ont tant meurtri les doigts de nos parents. Il y a donc urgence à réfléchir et à agir. Le GREN peut devenir un mouvement militant qui diffuse et se bat pour des idées et des actions en rupture avec les modèles actuels. Il faut pour cela occuper les places de débats publics face aux politiques, à l'ARLE et aux théoriciens universitaires qui ne vont pas sur le terrain. Sinon le GREN risque de devenir un mouvement de plus pour pseudos-militants intellos nombrilistes à la recherche d'une bonne conscience achetée à travers des réflexions comme : "Non, mais rendez-vous compte, on se lève déjà le samedi matin pour notre formation continue alors vous n'allez pas en plus nous demander de faire la révolution..." Et cela ne changera bien entendu absolument rien à la réalité de milliers d'enfants en souffrance aujourd'hui dans l'école genevoise.

*Stéphane Michaud,
enseignant et co-responsable
de l'école active de Malagnou*



Soumission à l'autorité, ou la mise en scène de nos blessures d'enfance

Samedi 23 mars 2002, dans le cadre du Groupe romand d'éducation nouvelle, André Duny¹ proposa une animation aux enseignants genevois, dont le thème était le suivant: «*De la soumission contrainte à la soumission consentie: comment résister en contexte hiérarchique et (se) sortir du filet ?*». Lors de son introduction, il illustra ses propos en citant l'exemple de ses ex-compagnons d'études qui, dans les années soixante, avaient manifesté à ses côtés contre la guerre d'Algérie. «*Pourquoi, demanda-t-il, tant d'entre eux ont tout de même fini par participer à cette guerre ? D'autre part, comment expliquer que certains Américains ont commis tant d'horreurs lors de la guerre du Vietnam ? Comment se fait-il que tellement d'humains doués de raison, et pas forcément extrémistes ni fanatiques, aient accepté de torturer leurs semblables dans certaines circonstances particulières ?*».

D'emblée, à travers ce questionnement, le ton était donné. André Duny fit également allusion à la célèbre expérience menée en 1964 par Stanley Milgram dans le domaine de la psychologie sociale aux Etats-Unis (cf. encadré). Comment expliquer que des personnes issues de milieux socioculturels différents, riches, pauvres, jeunes et âgées aient «choisi», à un moment donné, d'obéir aux injonctions du «scientifique en blouse blanche» plutôt que de se sentir touchées par les cris et la souffrance éprouvée par

la victime de leur «expérience scientifique» ?

Peur de désobéir ? Peur de décevoir le représentant de l'autorité (scientifique, dans ce cas précis) ? Mais alors, quelle serait l'origine de ces peurs irrationnelles ?

Pour Alice Miller, psychanalyste², les premiers «représentants de l'autorité», pour chaque être humain, ont été ses parents. Ces derniers sont souvent idéalisés, protégés par leurs enfants à travers des phra-

ses telles que: «*Ils ont été extraordinaires avec moi*», «*Ils m'ont tout donné*». Certes, les parents sont généralement pétris de «bonnes intentions». Cependant, ils sont également porteurs de souffrances issues de leur propre enfance qui, si elles ne sont pas vues, s'expriment – notamment - à travers le lien privilégié qu'ils établissent avec leurs enfants.

Pour l'enfant, il est insoutenable de ressentir que ses protecteurs peuvent être amenés à mettre en danger son intégrité physique ou psychique. Plutôt que de ressentir cette blessure insupportable, il refoule sa souffrance, l'enfouit dans son inconscient, afin de survivre à ce choc émotionnel et de continuer à vivre. Ce mécanisme est salutaire. La difficulté réside dans le fait que l'émotion refoulée aura, un jour ou l'autre, à «revenir à la surface». Dans l'expérience de Milgram, les humains qui ont accepté d'envoyer des volts à l'un de leur semblable, alors même – d'après Milgram - qu'il ne le désiraient pas vraiment, ont été conditionnés à une forme d'obéissance aveugle à l'autorité dans leur éducation. Difficile d'imaginer que 65% des sujets ont écouté le «scientifique» et sont allés jusqu'à administrer les 450 volts mortels à «l'apprenant» !



L'expérience de Stanley Milgram (Etats-Unis, 1964)

Sur le site: «Guide de la psychologie sociale» (<http://membres.lycos.fr/psychosociale/Champs/Champsindex.htm>), cette expérience est résumée comme suit:

«Dans cette expérience des sujets «tout venant», des citoyens «ordinaires» sont amenés à commettre des actions meurtrières par la seule présence d'une «autorité supérieure». Sous prétexte d'une expérience visant à étudier les effets de la punition sur le processus d'apprentissage, l'expérimentateur demande au sujet de prendre le rôle de professeur et de punir, à chaque erreur, une personne qui tient le rôle de l'élève.

A chaque erreur, le sujet doit envoyer une décharge électrique à l'élève et augmenter celle-ci de 15 volts. La puissance des décharges s'échelonne de 15 volts à 450 volts. L'élève est en réalité un acteur simulant la douleur provoquée par les soi-disant chocs électriques. Lorsque le sujet souhaite arrêter l'expérience, l'expérimentateur dispose de 4 injonctions pour pousser le sujet à continuer. Au premier refus du sujet, l'expérimentateur rétorque : «je vous prie de continuer»; au second refus, l'injonction est «l'expérience exige que vous continuiez»; au troisième refus l'injonction était «il est absolument indispensable que vous continuiez» et en dernier lieu «vous n'avez pas le choix, vous devez continuer». Si cette dernière injonction échoue l'expérience se termine et est noté le choc maximal délivré par le sujet. Sinon l'expérience se termine après l'administration à trois reprise de la décharge maximale soit 450 volts. Précisons qu'un tel choc électrique est mortel.

65% des sujets ont été jusqu'au choc maximal. Pour rendre compte de cette soumission Milgram fait l'hypothèse d'un état particulier de la personnalité dans lequel le sujet est en position d'exécutant, déresponsabilisé face aux exigences de l'autorité. Un tel état serait appris dans les instances de socialisation (famille, école, etc.) et s'opposerait à l'état d'autonomie.»

Ouvrage de référence: Stanley Milgram, *Soumission à l'autorité*, Calman-Lévy, 1974

Dans l'ensemble de ses ouvrages, Alice Miller dénonce les méfaits d'une éducation traditionnelle qui a pour but de briser la volonté de l'enfant pour en faire un être docile et obéissant. Elle montre comment, à l'origine de la pure violence, celle que l'on inflige à soi-même ou celle que l'on fait subir à autrui, on trouve toujours le meurtre de l'âme enfantine.

Pas besoin d'user de violence physique, pour briser la volonté d'un enfant. Certains regards, de fines humiliations et des attentes démesurées à son égard auront tout autant d'effet. Dans son ouvrage, «Le drame de l'enfant doué³», Alice Miller démontre comment l'enfant ressent les besoins et les troubles de ses parents, comment il s'y

adapte, ce qui l'amène, le plus souvent, à devoir dissimuler ses vrais sentiments.

Le processus, affirme-t-elle, n'est pas inéluctable. Elle décrit de façon poignante comment peut s'opérer le renversement intérieur chez un humain – devenu adulte - qui consiste à passer de l'idéalisation de ses parents à l'accès à sa souffrance d'enfant blessé. A partir de cette prise de conscience, affirme-t-elle, il est possible de briser le cercle infernal d'une forme de violence souvent très inconsciente:

«L'un des tournants de l'analyse est le moment où le patient souffrant de troubles narcissiques comprend émotionnellement que tout l'amour dont il était l'objet et qu'il avait conquis au prix de tant d'efforts et de sacrifices n'était pas destiné en fait à celui qu'il était vraiment; lorsqu'il s'aperçoit que l'admiration de sa beauté et de ses prouesses n'était pas destinée à l'enfant qu'il était mais à la beauté et aux prouesses. C'est alors que, dans l'analyse, au-delà de tous les exploits, se réveille le petit enfant solitaire et qu'il demande : «Que se serait-il passé si je m'étais montré méchant, laid, coléreux, jaloux, paresseux, sale et puant ? Que serait-il alors advenu de votre amour ? Et pourtant, tout cela je l'étais aussi. Plutôt que celui que j'étais vraiment, n'était-ce pas celui que je feignais d'être que vous aimiez, cet enfant sage, compréhensif et sur qui l'on pouvait compter, cet enfant agréable, plein d'empathie et de compréhension, qui, en fait, n'était pas un enfant ?»⁴

Je pense que le chemin qui permet de «sortir de soi-même», de dépasser la partie de sa personnalité obéissante et prête à se soumettre à une autorité, est ardu. Opérer un tel changement nécessite beaucoup de temps et de volonté et il ne suffit pas, à mon sens, de saisir intellectuellement quels sont les mécanismes qui poussent l'humain à se soumettre si facilement à certaines formes d'autorité pour s'en libérer. Mais alors ? Quelle serait la voie qui permettrait à chacun de se libérer d'une forme de compulsion qui, «inconsciemment, oblige à obéir, à «aimer», à servir, à dé-

sespérer, à haïr, à se mettre en rage, à tempêter, à être plongé dans la tristesse, à se résigner, à se soumettre, à craindre et à être à bout de forces»⁵ ?

Quelle que soit la réponse apportée par chacun, une transformation intérieure passe forcément par une remise en question de sa façon d'être au monde, d'être en lien avec autrui. Une remise en question... n'est-ce pas déjà un premier acte d'insoumission à l'égard... de soi-même ?

Cyril ERNI



1 Président de la Coordination de l'Education Nouvelle (France)

2 On pourrait qualifier Alice Miller de «psychanalyste non conventionnelle». En effet, elle a officialisé sa rupture avec la Société suisse de Psychanalyse en 1988, ainsi qu'avec l'Association psychanalytique internationale, se sentant en profond désaccord avec la «doctrine psychanalytique officielle».

3 Alice Miller, *Le drame de l'enfant doué*, PUF, 1983, pp. 26 - 27

4 *ibid.*, pp. 26 - 27

5 J.Konrad Stettbacher, *Pourquoi la souffrance*, Aubier, 1991, p. 47
